

leur germe, ne jamais savoir comment la journée se terminera, entouré des partis ennemis, ne sachant jamais si on sera approuvé par le centre (Vienne) toujours changeant, dans la crainte perpétuelle de voir sa femme innocente insultée ou offensée, jamais sûr si on ne sera pas sifflé au théâtre, si on rentrera vivant de la promenade, voilà qui est affreux. »

En outre, au commencement de 1859, sur l'ordre de Vienne, le général d'artillerie, comte Gyulai, était venu de Vérone à Milan avec un renfort de troupes. Le général possédait un billet de la main de l'empereur, du 20 avril 1859, qui lui octroyait, en vue des hostilités menaçantes, le pouvoir suprême civil et militaire. L'archiduc fut congédié de son poste de gouverneur sans grandes cérémonies et mis sous les ordres du commandant de la forteresse de Venise le lieutenant général Alemann, qui lui était inférieur en rang. Ferdinand-Maximilien, en cas de guerre, devait commander les quatre ou cinq misérables vaisseaux qui se trouvaient à Venise. Contre sa volonté et sans qu'il le sache, comme il s'en plaint (1), on avait jeté la torche dans les cœurs inflammables par le recrutement et par la réforme de la monnaie. Maintenant le malheur était là et on essayait encore de l'en rendre responsable. Tout à fait au désespoir, Ferdinand-Maximilien s'adressa à l'empereur François-Joseph en le priant de sauvegarder au moins le décorum de l'archiduc et sa renommée (2).

Entre temps, Napoléon s'était complètement rangé du côté de la maison de Sardaigne. Dans une entrevue secrète, tenue à Plombières, entre l'empereur des Français et Cavour, la guerre fut décidée et même des stipulations territoriales furent fixées. On voyait maintenant combien l'archiduc Ferdinand-Maximilien avait eu raison quand, lors de sa visite à Paris, parlant dans une lettre de la cordialité de Napoléon envers l'Autriche, il avait prudemment ajouté cette remarque : « Autant qu'il est permis de se fier à des mots. » Le vieux et sage roi des Belges avait vu encore plus clair quand il avait dit, en 1856 et nettement, que Napoléon poussait à la guerre à cause de l'Italie, ce que l'archiduc avait mentionné en y

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Léopold, roi des Belges, brouillon d'une lettre de 1859, sans date précise. Vienne, Archives de l'État.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien à l'empereur François-Joseph. Monza, 17 avril 1859, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

ajoutant des remarques sceptiques et un peu indiscrettes dans son jugement de jeune homme.

Maintenant, cette prédiction s'était accomplie et Napoléon l'emportait sur les Autrichiens, mal commandés. Peu après Solferino, on fit brusquement la paix et sans préliminaires, car les deux adversaires, à cause de la Prusse, avaient intérêt à achever la guerre aussi tôt que possible : Napoléon parce qu'il se voyait menacé sur le Rhin, François-Joseph parce qu'il ne voulait pas voir la Prusse jouer le rôle de juge et de sauveur.

L'archiduc avait suivi avec douleur les incidents de la guerre. Les victoires de Napoléon l'avaient poussé de nouveau à dire quelques vérités à son frère, sans en attendre le moindre résultat. La sympathie pour Napoléon reçut naturellement une forte secousse. « L'étoile de Napoléon, écrit-il à son beau-père à Bruxelles (1), doit tomber comme tombent toutes les coteries de ce genre ; se maintenir à flot jusqu'à ce moment me semble nécessaire, mais c'est le grand problème. C'est si triste de voir comme notre belle monarchie, jadis si forte, s'enlise de plus en plus par la maladresse, des malentendus et des procédés incompréhensibles (2). » Il voyait avec terreur toutes ses prédictions se réaliser et regardait l'avenir d'un œil triste.

Son séjour à Ischl, où il avait été reçu avec sa femme très cordialement par la famille impériale, ne pouvait se prolonger. Il désirait vivement l'achèvement de son superbe château de Miramar, qu'il avait fait construire sur un rocher, près de Trieste, sur lequel il avait failli, un jour de tempête, se briser avec son bateau. La construction, commencée en 1854, touchait à sa fin. L'archiduc avait choisi cet endroit, d'un côté parce qu'il voulait s'installer aussi loin que possible de Vienne et d'un autre côté parce qu'il aimait la mer par-dessus tout.

Le château en pierre calcaire, construit sur un rocher, qui s'avance dans la mer et forme une péninsule, offre un aspect aussi pittoresque que superbe. La terre du jardin y fut apportée de loin ; bientôt y poussèrent les oléandres, les oliviers, les myrtes et le laurier. Le granit nécessaire pour la terrasse venait

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Léopold de Belgique, 3 juillet 1859, original. Vienne, Archives de l'État.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Léopold de Belgique, brouillon de lettre sans date précise. Ischl, 1859. Vienne, Archives de l'État.

du Tyrol. De cette terrasse on a une vue splendide sur la mer et la ville de Trieste qui monte vers les collines en forme d'amphithéâtre. Sur la terrasse se trouvent deux sphinx que l'archiduc avait apportés d'Égypte. L'intérieur du château fut aménagé d'une façon superbe, mais aussi en partie avec une note toute personnelle. Ainsi le cabinet de travail de l'archiduc était l'imitation fidèle de la cabine de l'amiral sur la frégate *Novara* et aussi les salons, tendus de damas bleu, qui portaient des ancres et qui rappelaient la vocation du maître de la maison. L'archiduc donna au château le nom de Miramar parce qu'un *tusculum* charmant qui lui ressemblait et qu'il avait vu pendant un voyage en Espagne portait ce même nom. Un second *home*, dont la situation est encore bien belle, avait été construit à Lacroma, une île qui émerge des flots bleus de l'Adriatique, en face des remparts de Ragusa, île bénie du ciel et dont chaque visiteur est charmé et enthousiasmé.

Après les événements d'Italie, l'archiduc commença à craindre pour la sûreté de ces deux châteaux, situés sur l'Adriatique. Ils étaient, comme toute la côte de l'Istrie et de la Dalmatie, exposés à la rapacité d'une Italie ennemie.

L'archiduc voyait l'avenir très en noir et fut saisi de peur pour ses biens personnels. Déjà une fois sa prudence avait été propice, lorsqu'il avait dû quitter l'Italie d'un jour à l'autre. En outre le baron de Pont, un jeune diplomate, qui avait été attaché au cabinet de l'archiduc au gouvernement général, lui avait envoyé de Vienne de mauvaises nouvelles (1). Il lui racontait l'affaire du général Eynatten, qui avait fait la lumière sur des escroqueries formidables, commises dans les livraisons pour l'armée. Il décrivait l'attitude des Viennois qui maugréaient contre tout et cachaient leur mauvaise humeur derrière de mauvais calembours. Il écrivait entre autres qu'on se demandait actuellement à Vienne pourquoi l'empereur portait une couronne de laurier sur les effigies des monnaies. Si on répondait : « Je ne sais pas ! » l'interlocuteur ajoutait : « Ni moi non plus. » Ce n'étaient que des plaisanteries, mais elles sonnaient mal aux oreilles du frère de l'empereur auquel on les racontait. La colère, l'amertume et presque le dégoût de la

(1) De Pont à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 22 septembre 1859. Vienne, Archives de l'État.

situation dans son pays le saisirent et il résolut de s'arracher aux soucis et de s'enfuir pour quelque temps sur la mer qu'il adorait, de voir des pays lointains pour se distraire des inquiétudes perpétuelles et des tristes images de sa patrie. En outre l'hiver approchait et le froid était le pire ennemi de l'archiduc. Il aimait le climat tropical, surtout si en d'autres pays régnait le froid cruel de décembre. Ferdinand-Maximilien quitta sa femme, qui craignait la longueur du voyage à l'île fleurie de Madère. Il continua son voyage sur l'océan Atlantique vers les parages inconnus de l'Amérique du Sud.

« L'homme est attiré par le lointain, l'inconnu, écrivait-il en apercevant les côtes de l'Amérique, et s'il suppose de la vie sur un point éloigné, il y est attiré. Cela me semble un rêve que je sois le premier du sang de Ferdinand et d'Isabelle qui ait eu, dès sa première enfance, le désir de visiter un continent qui a eu pour l'histoire humaine une signification si importante » (1).

Au Brésil, où son chemin le mena d'abord, il eut l'occasion d'élargir considérablement ses vues et ses expériences. Mais tout ce qu'il vit, il le vit du point de vue du prince impérial. Partout il fut reçu de la façon la plus cordiale, chacun se sentait honoré par sa visite et même, dans une exploitation agricole de la forêt vierge, il trouva un accueil très hospitalier et très civilisé. Il est vrai que juste le contraire l'attirait et lorsque le chef de l'exploitation lui raconta que des Indiens avaient déjà souvent attaqué sa ferme, l'archiduc, qui « aimait l'aventure » comme il le dit lui-même, était d'une humeur très gaie.

Encore plein des événements de son voyage, la tête remplie de nouvelles impressions, désireux d'aventures et d'activité, ce qui fut surtout encore renforcé par l'inactivité forcée des longs voyages sur mer, l'archiduc revint dans sa patrie en 1860. La situation ne s'était pas encore améliorée et même, d'après lui, elle avait encore empiré. De Lacroma, il avait fait un voyage de quelques jours à Vienne et était rentré très déprimé.

« J'ai trouvé la situation de ce pauvre pays, écrivait-il à son beau-père (2), comme je m'y attendais, sombre et confuse.

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien, *Quelques pages de ma vie*, V, p. 216.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien au roi Léopold de Belgique, brouillon. Lacroma, près de Ragusa, 21 avril 1860. Vienne, Archives de l'État.

La pourriture d'un côté et la fermentation de l'autre sont de plus en plus fortes et effrayantes. Comme au temps de Louis XVI, il n'y a qu'inactivité et perplexité. On ne comprend pas la situation et on ne veut pas la comprendre. De tous les côtés on se bouscule, on s'agite et par contre les yeux et les oreilles se ferment de plus en plus... Peut-être que je vois les choses trop en noir, mais dans ma vie privée je fais tous les préparatifs en vue d'une crise. » Cette dernière remarque devait préparer le roi à une visite du baron De Pont à Bruxelles. Visite projetée en vue de mettre certaines choses en sûreté. De Pont avait l'ordre de prier le roi d'acheter fictivement les deux propriétés, Miramar et Lacroma, pour que celles-ci ne soient pas perdues, dans le cas où l'Italie arracherait à l'Autriche les pays des côtes adriatiques. Le diplomate se rendit en effet à Bruxelles et s'acquitta de sa mission. Comme l'archiduc craignait aussi une séparation de la Hongrie et partant une débâcle complète, il fit demander à son beau-père s'il ne devait pas vendre aussi ses obligations hongroises qui constituaient une partie considérable de sa fortune.

Le roi Léopold le déconseilla (1) et dit que même dans le cas d'une séparation, les obligations devaient nécessairement être reconnues par chaque nouveau gouvernement venu au pouvoir. Il croyait la propriété de Miramar en toute sûreté, car elle était située sur un territoire de la Confédération germanique et une attaque sur ce pays aurait pour effet l'intervention subite de la Confédération, surtout vu l'humeur patriotique actuelle en Allemagne, et entraînerait en outre le *vetó* des Puissances. Pour Lacroma, le roi se déclara prêt à faire l'achat fictif, non parce qu'il croyait une telle mesure nécessaire, mais parce qu'il voulait tranquilliser les jeunes gens. « Les Italiens ne sont pas assez bêtes, disait le vieux politicien, pour s'aventurer dans des entreprises telles que l'invasion de la Dalmatie. L'Angleterre ne le permettrait jamais. » Mais cette opinion n'était pas celle de l'archiduc qui, saisi d'une sorte de panique, croyait plus probable que l'Italie attaquerait sur la mer Adriatique et sur les côtes plutôt que de risquer une attaque sur la ligne des fortifications.

(1) Baron De Pont sur son entrevue avec le roi Léopold à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Bruxelles, le 16 janvier 1861.

Tel était l'état d'âme de l'archiduc lorsqu'on lui parla pour la première fois sérieusement du Mexique. Sans fonction, découragé par les tristes expériences de son poste de gouverneur, pas en très bonnes relations avec son frère depuis la guerre qui avait coûté la Lombardie, mais rempli du désir d'activité et d'entreprises, il écouta les premières allusions et les premiers renseignements sur la couronne d'un pays riche et lointain qui l'appelait. D'autre part, l'archiduchesse Charlotte n'était pas contente de sa position à la cour de Vienne. Elle augmenta le mécontentement de l'archiduc par ses désirs et ses plaintes, d'autant plus qu'elle n'avait pas rencontré beaucoup de sympathie dans la famille impériale et qu'elle ne s'entendait pas très bien avec l'impératrice Élisabeth. Elle aussi possédait un besoin d'activité illimité encore accentué par l'ambition héritée du père et la fierté des Orléans du côté maternel.

Le terrain dans lequel on allait jeter le germe d'idées dangereuses était donc bien préparé.